



ROBERT WALKER

« LA COULEUR, C'EST LE POUVOIR »

C'est un chaos très structuré, une collision d'images dissonantes, d'improbables juxtapositions, une stricte architecture faite d'illusions. Un jeu plein de surprises, d'enseignes, de néons, d'affiches publicitaires, de marques, de reflets de vitrines, de signes qui se bousculent. Un univers dense où les passants cohabitent avec le désordre dans un espace urbain saturé de couleurs criardes.

Le paysage urbain des grandes villes occidentales, que l'on soit à New York, Montréal, Varsovie ou Venise, est envahi par la publicité. Ses images, toujours plus racoleuses, effacent les particularités et normalisent nos regards. Toutes ces métropoles offrent à voir le même décor, le même paysage sans horizon, la même loi marchande. La rue, où Robert Walker déambule depuis des décennies, est la toile de celui qui, peintre de formation, a troqué les pinceaux pour l'appareil photographique. Comme le dit Walter Benjamin : « Le flâneur erre dans le labyrinthe de la marchandise comme il errait auparavant dans le labyrinthe de la ville. » *Rencontre avec Robert Walker à Beauvais lors des Photoautnales.*

« **Je suis arrivé relativement tardivement à la photographie.** J'ai commencé comme peintre au début des années 1960, et j'étais surtout intéressé par la peinture abstraite. Mes peintres préférés étaient Frank Stella, Kenneth Noland ou Morris Louis, et c'est grâce à cela que j'ai développé un grand intérêt pour la couleur. Je vivais à Montréal et, en 1975, le grand photographe américain Lee Friedlander est venu animer un *workshop*. J'y ai participé, par curiosité et parce que je n'avais rien de mieux à faire à ce moment-là. Je ne possédais même pas d'appareil photo à l'époque ! J'ai été tellement impressionné par son travail, par sa vision, que je me suis dit que je devais prendre la photographie plus au sérieux. Alors qu'il ne photographiait qu'en noir et blanc, je me suis mis à la couleur parce que je savais que je ne pourrais pas faire mieux que lui et qu'il valait mieux que je démarre sur une page blanche.

Au début des années 1970, il n'y avait pas grand monde dont on pouvait s'inspirer, pas de modèle à copier, il fallait tout apprendre et il y avait très peu de publications. Il y avait bien un guide du MOMA mais rien d'autre qui aurait pu représenter une véritable influence. J'ai donc commencé à photographier quotidiennement et à apprendre de mes erreurs. Avec la couleur, vous devez être très précis et l'utiliser de façon minimale. Au début, je faisais des images très simples, avec seulement une ou deux couleurs. Graduellement, j'ai augmenté la complexité des compositions tout en gardant une approche très colorée. En 1978, je me suis installé à New York, qui était une sorte de totale hallucination visuelle. J'ai adoré les juxtapositions qu'on pouvait y découvrir, l'intensité de la vie et le fait que ceux qui y vivent sont tellement préoccupés qu'ils ne vous prêtent aucune attention. Vous pouvez les photographier, ils n'en ont rien à faire. J'ai travaillé pendant dix ans à New York, j'ai beaucoup traîné à Time Square

et j'ai sorti un livre, *New York, Inside out [New York à l'envers]*. J'ai eu la chance que le grand écrivain américain William S. Burroughs en écrive le texte, parce qu'il travaillait lui-même par collage d'écriture. Parfois, il découpait un texte en fragments qu'il jetait à terre, avant de le reconstruire en juxtaposant aléatoirement les morceaux pour briser les codes de lecture. Il m'a raconté que, lorsqu'il enseignait, il envoyait ses élèves au coin de la rue; ils devaient ensuite ne lui parler que des couleurs qu'ils y avaient vues.

« **Ce qui est intéressant, c'est qu'on me dit que peu importe où je sois, je photographie comme à Time Square !** ».

Quand vous marchez dans New York avec une telle matière à sujets, il est assez aisé de garder une certaine distance, de réaliser des images abstraites sans être obsédé par ce qui se passe. S'il y a quelque chose de grand et rouge, ça va être aussi important qu'une jolie fille. Tout réduire à une abstraction, créer une illusion était devenu la règle du jeu de ma photographie.

J'ai continué à travailler et une exposition en Pologne m'a permis d'élargir mon horizon créatif à l'Europe. Ce qui est intéressant, c'est qu'on me dit que peu importe où je sois, je photographie comme à Time Square ! Par exemple, il y a quelques années, j'ai été invité à Venise pour un projet et, dans l'avion, j'ai entendu un touriste dire qu'il était impossible de faire une mauvaise photo à Venise. Je me suis dit que j'allais être mal parce que je savais ce qu'il voulait dire. Tout y est si photogénique, théâtral, cliché de carte postale. J'y suis resté dix jours et ce n'est qu'à la toute fin de mon séjour que j'ai trouvé un endroit où on vendait des tabliers de cuisine super moches et où le palais des Doges était recouvert d'une bâche publicitaire Coca-Cola. J'avais retrouvé un petit Time Square et prouvé au mec qui avait dit qu'on ne pouvait pas faire de mauvaise photo ici qu'il avait tort !

Quand j'étais peintre, je n'utilisais que des couleurs primaires, jamais de pastel: rouge vif, vert lumineux, etc. Ça a forgé ma sensibilité et je ne photographie que par temps très lumineux. Comme ça, les couleurs sont riches, brillantes, étincelantes. S'il pleut, je ne sors pas, ça ne m'inspire pas, j'ai besoin de la lumière du soleil. Comme dans la peinture abstraite, la couleur est le sujet en lui-même, le contexte est hors de propos, c'est un sujet secondaire.

Après tout ce travail sur le monde urbain, j'ai décidé de m'intéresser à la nature et, pendant cinq ans, j'ai photographié des fleurs. C'est très difficile à faire parce qu'il n'y a pas de ligne droite dans la nature. S'est posée la question de savoir comment photographier une fleur sans que cela paraisse nécrologique, et j'ai dû apprendre. C'était totalement différent, mais j'avais besoin de ce défi avec cette série qui est maintenant finie.

J'ai un nouveau projet en chantier: le Chemin du Roy, qui allait de Montréal à Québec à l'époque de Louis XIV et n'est plus utilisé aujourd'hui. C'est devenu une sorte de route 66 pour le Québec. C'est assez unique en Amérique du Nord, à cause de ces éléments de l'ancienne culture française qui le jalonnent, de vieilles églises avec leurs statues, des relais, d'anciens cimetières et des vestiges du cadre de vie des gens venus de France. Vu mon style, c'est assez difficile. À la différence des grandes villes, je me retrouve dans des environnements plats et vides mais cela reste malgré tout un challenge très intéressant. »